

La sixième âme

CORINNE KOSIN

La mort ça ne s'apprend pas. On ne peut apprendre que ce qu'on peut répéter. La mort est un fait unique et un fait brut. Á partir du moment où on ne croit pas à un au-delà ou à une réincarnation, il ne reste plus qu'à accepter le néant.

Jean-François Revel, Philosophe.

Le jour de ses 18 ans, Susan tombe brutalement dans le coma, et se retrouve plongée dans le corps d'une jeune fille de son âge, en l'an 1692. Elle se réveillera six jours plus tard complètement métamorphosée par cette aventure intérieure. Dès lors, tous les deux ans à la même date, elle va voyager dans le temps, et découvrir que des âmes réincarnées partagent son corps depuis le jour de sa naissance. Ces esprits d'une autre vie vont lui faire visiter les époques successives qu'elles ont traversées, la plongeant ainsi, dans des univers anciens qu'elle ne connaissait, qu'à travers les livres d'histoire. Entre ses voyages dans le passé et ses retours dans sa réalité, elle va vivre des aventures que son âme seule ne lui aurait jamais procurées. Certaine que ces expériences ont un but précis, elle tentera de percer le mystère de la réincarnation. Ces questionnements la projeteront dans un univers inconnu de l'être humain, et la mèneront à la découverte inattendue du sens de cette énigme.

CHAPITRE 1

Les rayons du soleil naissant illuminaient de leur douce clarté la fenêtre de sa chambre. Appuyée sur le chambranle de la vitre, encore vêtue de son pyjama rose de petite fille, Susan contemplait le lever du jour qui marquait l'anniversaire de sa venue au monde. Les yeux clos, elle offrit son visage à la chaleur de l'astre qui inonda ses contours, et c'est avec sérénité qu'elle accueillit ce matin-là, ses dix-huit ans. Le printemps était à son apogée en ce début avril. Les arbres en fleurs, les pelouses vertes et le ciel bleu azur lui semblaient être un décor de carte postale. La beauté de la nature telle qu'elle la percevait ce matin-là lui procura un sentiment de légèreté, et elle songea qu'elle était la jeune fille la plus chanceuse que la terre ait connue, protégée par l'amour des siens et appréciée de ses amis. Encore rêveuse, elle entendit la voix chantante de sa mère qui s'affairait dans la cuisine, préparant dans la joie le petit déjeuner. Elle se décida à reprendre pied sur la terre ferme et se dirigea vers sa salle d'eau pour entamer sa toilette matinale, avant de rejoindre ses parents et débiter en leur compagnie cette journée si particulière.

Susan vivait depuis sa naissance dans le sud de la Californie. Carmel, la ville qui l'avait vue naître, était une municipalité qui comptait environ 4000 habitants, en cette année 1992. Située à 150 kilomètres de San Francisco, elle faisait face à l'Océan pacifique. Elle avait été construite en 1902 par des artistes fascinés par la beauté des lieux, et avait accueilli des écrivains célèbres tels que Jack London ou Ambrose Bierce, mais aussi des photographes attirés par la lumière du coin. L'acteur et réalisateur Clint Eastwood, en avait même été élu maire de 1986 à 1988.

Le père de Susan, Douglas Dwayne, était ingénieur en informatique, et travaillait pour une société de la Silicon Valley en pleine expansion. Il lui arrivait de rester sur son lieu de travail plusieurs jours par semaine pour s'éviter les longs trajets qui séparaient San-Francisco de sa résidence. Enfant, il avait très tôt dévoilé un intérêt particulier pour les chiffres ce qui l'avait amené à choisir, une carrière d'informaticien qui occupait maintenant la plus grande partie de son temps.

Ellen, la mère de Susan, s'adonnait depuis quelques années à l'art de la peinture. Son métier d'agent immobilier avait pris beaucoup trop de place dans sa vie et elle avait décidé, à l'aube de ses cinquante ans, de quitter son travail pour réaliser son rêve : peindre. Elle travaillait à ses œuvres dans une pièce de la maison où la lumière naturelle des baies vitrées sublimait les couleurs de ses peintures. Elle peignait essentiellement des paysages marins, puisque la proximité de la mer lui donnait de belles perspectives. Elle avait déjà vendu plusieurs de ses tableaux lors de foires organisées par la ville, où des artistes de tous horizons venaient présenter leurs œuvres sur des stands mis à leur disposition pour l'occasion. Certains amoureux de l'art y venaient pour passer un moment agréable, et repartaient toujours avec

une toile, une sculpture en bronze, ou encore une poterie, avec le secret espoir de se voir un jour en possession d'une œuvre célèbre.

Susan, quant à elle, était une jeune fille sans histoires, qui menait une vie tranquille entre le lycée et ses amis.

Lorsque ses parents parlaient de leur fille chérie, c'était pour la qualifier d'enfant « paisible ». Elle était si calme, si tranquille, qu'ils avaient eu très tôt l'impression de côtoyer un troisième adulte au sein de leur foyer. Curieuse mais réservée depuis son plus jeune âge, elle avait au fil des années, éprouvée de l'intérêt pour l'art dans sa diversité. La musique classique tout d'abord, qu'elle découvrit par hasard un jour où elle avait allumé le poste de radio qui retransmettait une composition de Frédéric Chopin. L'enfant qu'elle était alors avait été subjuguée par la beauté de ces sons délicats qui s'étaient échappés et cela lui avait donné l'envie de jouer du piano. Elle tentait donc d'apprivoiser ce fascinant instrument depuis l'âge de cinq ans avec un voisin professeur, qui donnait des cours particuliers aux enfants du quartier. Le jazz était entré dans sa vie le jour de ses quinze ans, lorsque sa meilleure amie Nelly, sa « sœur de cœur » l'avait invitée à se rendre chez le disquaire pour choisir un disque vinyle qu'elle voulait lui offrir. Le hasard l'avait dirigée vers un standard du jazz, « Money jungle », l'album de 1962 du pianiste Duke Ellington. Elle adorait aussi consulter les livres d'histoire qu'elle dévorait avec la plus grande curiosité, et aimait le jardinage auquel elle s'était initiée après avoir un jour de printemps, visité un marché de primeurs avec sa mère. Elle avait alors fortement insisté pour que son père lui octroie une parcelle de jardin car, disait-elle, « je veux planter toutes sortes de légumes, pour voir ce que la nature peut nous offrir ».

Mais au-delà de cette avidité de connaissance, sa plus grande passion était la lépidoptérophilie, qui occupait une place importante dans son quotidien.

Particulièrement fascinée par les papillons de jour appelés rhopalocères, elle tentait de se procurer les plus belles espèces par le biais de ventes par correspondance, et en possédait déjà trois cents. Chaque genre était protégé dans une boîte spécialement conçue pour défendre l'insecte des éléments extérieurs pouvant dégrader sa beauté. Susan vouait une admiration sans borne à ces merveilles, et chaque soir, avant de se mettre au lit, elle s'extasiait devant ceux qu'elle appelait « ses anges » et qui mettaient de la couleur dans ses rêves. Elle retrouvait dans ces insectes éphémères, tout ce qui pouvait lui donner de la joie. Leur couleur, qui pouvait être à la fois douce et explosive selon les contrées d'où ils provenaient, ou leur forme, qui variait selon qu'il s'agisse d'un monarque ou d'un California dogface. Chaque papillon possédait son unique enveloppe tout comme l'être humain possédait la sienne, et cette évidence l'émerveillait.

À présent, plus proche de l'âge adulte, elle s'initiait à la politique, et se forgeait une opinion globale de ce qui l'entourait. Elle n'hésitait pas à prendre position sur les conflits généraux, les enjeux écologiques, économiques, et les guerres dans lesquelles son pays était impliqué.

Admirant les associations et les groupes qui manifestaient pacifiquement pour défendre les valeurs démocratiques, elle les rejoignait quelquefois lorsqu'ils entamaient une marche de soutien, quelle que soit leur revendication pourvu qu'elle soit conforme à ses valeurs.

Elle avait d'ailleurs manifesté quelques jours auparavant en faveur de Rodney King, un automobiliste noir qui avait été battu par quatre policiers à la suite d'une course poursuite en voiture. La scène du tabassage avait été filmée par un vidéaste amateur, et montrée lors du procès. Mais malgré les charges accablantes qui pesaient sur les policiers, ceux-ci avaient été acquittés, ce qui avait provoqué des émeutes sans précédent à Los Angeles, où avait eu lieu cette arrestation musclée. Susan s'était alors jointe à un groupe de pacifistes qui demandaient le retour au calme, mais aussi une révision du procès qu'ils jugeaient trop laxiste. Après chaque réunion, elle rentrait chez elle, persuadée d'avoir été l'une des pierres angulaires qui contribuait à créer un monde meilleur. Ainsi, Susan venait d'avoir 18 ans en ce mois d'avril 1992. Bien entendu, l'âge que tous les Américains avaient hâte de connaître, était celui de la majorité qu'ils n'atteignaient qu'à 21 ans, mais aujourd'hui pourtant, le début de la maturité s'insinuait en elle et lui donnait le sentiment heureux de posséder la force nécessaire pour porter le monde sur ses épaules.

Sa journée d'anniversaire fut des plus banales et après ses heures de cours elle retrouva sa famille en début de soirée. Elle cria « c'est moi » dans la maison et entendit sa mère lui répondre de la cuisine où elle s'évertuait à préparer le parfait repas d'anniversaire de sa fille. Le gâteau déjà confectionné trônait sur le plan de travail. Comme chaque année depuis les six ans de Susan, et à sa demande, Ellen préparait une génoise à trois étages, qu'elle garnissait d'une ganache à la vanille, puis recouvrait le tout de chocolat fondu. Elle déposait en dernier lieu sur l'édifice quelques guimauves roses et blanches, que Susan dévorait avant le découpage. La jeune fille réalisa que sa mère s'était à nouveau donné du mal pour lui faire plaisir, et en l'observant pendant qu'elle bataillait énergiquement pour faire rentrer un poulet bien trop gros dans un plat qui ne pouvait l'accueillir, elle se dit qu'elle était vraiment chanceuse. C'est avec enthousiasme qu'elle se prépara à fêter avec ses parents, son oncle Marty et sa femme, puis Nelly, ce jour au cours duquel elle allait vivre une expérience qu'elle n'oublierait jamais.

Après un repas copieux que tous saluèrent unanimement, les invités furent priés de s'installer confortablement sur les canapés du salon pour déguster un café pendant que Susan déballerait les cadeaux que chacun venait de lui offrir. À vingt et une heures et douze minutes précises, heure de sa naissance, alors qu'elle se tenait debout, elle ressentit une légère sensation de malaise. Sa vue se brouilla et ses oreilles bourdonnèrent comme si des abeilles butinaient son cérumen. Les visages qui la scrutaient se firent de plus en plus lointains, pour finir par lui apparaître comme de minuscules billes. Sa tête, si lourde pour son cou, se mit à pencher sur le côté. Puis elle sentit le sol se dérober progressivement sous ses pieds. Attirée comme un aimant vers le plancher, elle n'eut pas la force de résister à l'attraction terrestre et perdit subitement connaissance.

CHAPITRE 2

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, quelques instants plus tard, elle se sentit terriblement affaiblie. Son corps dépossédé de toute force, semblait dépourvu d'articulations, et de muscles. Seule sa tête pouvait bouger faiblement. Sa première vision fut pour le Christ qui la contemplait du haut de sa croix. Majestueux. Taillé dans du bois de chêne, son corps tout entier était conçu avec minutie laissant apparaître des plis au creux du ventre, et sur les traits de son visage fatigué. Ses mains et ses pieds semblaient tordus sous la douleur des clous qui perçaient sa chair. Mais le plus surprenant était aux yeux de Susan, ce regard triste et affligé que l'artiste avait su rendre dans la matière. Cette sculpture avait été conçue avec un talent certain que beaucoup devaient envier. Elle prit alors conscience de se trouver dans une église, allongée sur le sol, et entourée de gens qu'elle ne connaissait pas. Ils étaient attroupés autour d'elle et un homme assez âgé, vêtu de noir, était agenouillé à ses côtés. Il lui tenait la tête en tentant de la rassurer :

- Ne bouge pas, mon enfant. Nous allons te ramener à la maison dès que tu pourras te lever.

Une femme lui tenait la main et paraissait sincèrement inquiète de son état.

- Que lui arrive-t-il mon mari ? Est-ce un signe de Dieu ? As-tu vu comme elle s'est effondrée ? Ma pauvre enfant, est-elle possédée ?

Susan sentit la main de l'homme serrer davantage l'arrière de son cou. Visiblement dérangé par la question de sa femme, il se rapprocha d'elle et lui dit dans un murmure :

- Ne parles pas si fort, malheureuse. Voudrais-tu faire brûler ton enfant ?

Susan était perdue. Était-ce un rêve ? Pourtant elle ressentait très nettement tous ses membres qui reprenaient vie, peu à peu. Elle commençait même à ressentir une douleur dans le bas du dos, certainement causée par sa chute brutale quelques instants plus tôt. Mais qui étaient ces gens qui chuchotaient autour d'elle ? Pourquoi étaient-ils vêtus de la sorte ? Que faisait-elle dans cette vieille église qu'elle distinguait plus clairement à présent ? La première question qu'elle posa d'un ton suppliant à l'homme auprès d'elle fut :

- Où sont mes parents ?

Le regard qu'il posa sur le visage de la jeune fille, exprima un tel désarroi qu'elle sentit la peur l'envahir. Elle comprit alors sans pouvoir se l'expliquer, que quelque chose de terrible était en train de se produire. L'homme la souleva doucement, et lui murmura de garder son calme. Il mit sur sa tête un chapeau noir, puis il la porta au dehors sous les regards inquisiteurs des autres membres de la communauté. Le temps parut une éternité à Susan tandis qu'il l'emmenait loin de l'église, suivi de près par cette femme qui ne cessait de geindre et de marmonner des mots d'une autre époque. Susan ne reconnaissait ni les endroits qu'ils traversaient, ni les personnes qu'ils croisaient. Elle sentait une lointaine odeur du fumier et celle de la campagne. Elle croyait être dans un film d'époque. Elle ferma les

yeux et se laissa bercer dans les bras de l'homme qui étrangement, lui donnait à penser qu'il était son père.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la maison, l'homme la monta dans une chambre à l'étage, où il la déposa sur un lit couvert de draps blancs si rêches que sa peau en fut irritée à leur contact. L'homme la pria à nouveau de ne pas ouvrir la bouche et sortit immédiatement en refermant la porte avec précaution. Alors, elle se redressa, puis se leva pour contempler la pièce qui l'accueillait. D'une surface moyenne, elle était composée de meubles du XVIIIème siècle : un grand lit, une armoire, une table de chevet, ainsi qu'une commode dont Susan s'approcha, à pieds nus sur le sol en lattes de bois. Elle regarda les objets qui y étaient posés : un chapelet, un flacon de ce qu'elle imagina être de l'eau de toilette, une brosse à cheveux et un miroir. Susan s'en saisit pour retrouver son reflet dans le tain, mais le visage qu'elle vit la fit vaciller. La jeune fille qu'elle voyait avait son âge, mais ce n'était pas elle. Celle qu'elle découvrait là, était aussi brune que Susan était blonde, ses yeux noirs étaient froids comme l'hiver et son teint blanc lui donnait un air maladif. Surprise par cette vision inattendue, Susan lâcha le miroir qui se brisa en atteignant le sol. Aussitôt, elle entendit un bruit de pas rapides dans les escaliers, et la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas. L'homme resta un instant immobile, puis baissant les yeux pour constater les dégâts, il pria la jeune fille de se recoucher.

– Ma pauvre enfant, que t'arrive-t-il ?

Que lui arrivait-il ? Elle n'en savait rien elle-même. Agacée par son ton larmoyant, elle répondit brutalement à l'homme qui lui faisait face :

- Je ne suis pas votre enfant. Je m'appelle Susan et je n'ai rien à faire ici !

Le visage blême, il tomba à genoux et les mains en prière, supplia le Seigneur d'écarter son enfant des mains du Diable. Sa prière horrifia Susan, qui se redressa à nouveau sur le lit et demanda :

- C'est une blague, c'est ça ?

L'homme leva les yeux vers elle et la regarda tristement. Puis il lui dit :

- Je ne comprends pas ce que tu me dis. Tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé à l'église ?

- Non Monsieur. Racontez-moi.

Il s'assit sur le bord du grand lit et entama alors un long monologue, que la jeune fille écouta attentivement. Il commença par décrire leur journée pour arriver enfin au triste événement survenu dans l'église où elle était venue remercier le Seigneur de lui avoir donné vie ce jour. Elle se prénomait Mary. Elle était née le même jour et à la même heure que Susan. Elle vivait à Salem village avec ses parents, et ses trois sœurs, dont elle était la benjamine. Mary

était une enfant discrète, qui s'était toujours pliée aux ordres des adultes sans sourciller, considérant son obéissance comme une façon de faire son chemin sur la voie de la sagesse. À l'aube de son dix-huitième anniversaire, elle avait demandé la faveur d'aller remercier le Seigneur pour lui avoir donné vie, et c'est ainsi que ses parents l'avaient accompagnée pour être dans l'église à 21h12 précises le 8 Avril de l'an 1692. La jeune fille était persuadée que le Seigneur qu'elle priait chaque jour serait touché par l'offrande de son âme pour l'éternité. À l'heure exacte de sa naissance, Mary se trouva prise de convulsion et s'effondra sur le banc près de son père. Il lui avoua que lorsqu'elle avait rouvert les yeux, il avait eu l'étrange pensée que sa fille chérie avait quitté son enveloppe charnelle et qu'une autre âme était venue la remplacer.

Il lui conta les événements survenus quelques mois plus tôt dans leur village. La communauté tout entière vivait une période délicate qui leur était pénible, car des accusations de sorcellerie avaient été portées à l'encontre de trois femmes, pour cause d'envoûtement et elles avaient été emprisonnées. D'autres incarcérations avaient eu lieu depuis, ce qui mettait la population du village en émoi. L'inquiétude de Philip Lacey se mesurait à l'étrange comportement de sa fille Mary, qui avait été vue par d'autres personnes dans l'église. Il allait à présent devoir convaincre ses concitoyens que la jeune fille n'était en rien possédée, et ne fricotait pas avec le diable. Il conclut par ces mots :

- Je souhaite de tout cœur retrouver mon enfant. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour faire taire les rumeurs te concernant. Et si tu es vraiment possédée par un démon, je prierais Dieu chaque seconde pour que ma fille d'avant me revienne.

Susan était désespérée. Était-ce un mauvais rêve ? Elle ne savait pas comment réagir face à cette révélation. Elle avait besoin de conseils, mais la seule chose qu'elle réussit à faire, à ce moment-là, fut de s'enfermer dans un mutisme total, imaginant que ce seul moyen pouvait être son allié dans cette terrible mésaventure. Ainsi passa-t-elle sa première nuit dans ce lieu inconnu peuplé de forces maléfiques qui tentaient de la happer à chaque assoupissement. Elle se leva aux aurores, drapée dans une longue chemise de nuit autrefois blanche que les lavages successifs avaient ternie. Pieds nus, elle descendit les escaliers qui la menaient à la pièce principale de la maison. Elle se dirigea vers la porte d'entrée, comme mue par une force inconnue. Elle l'ouvrit et sortit sur le perron, où la fraîcheur du matin la fit frissonner. Le temps était maussade et n'offrait à la vue que des nuages grisâtres chargés d'une pluie qui n'allait pas tarder à s'abattre sur le sol déjà mouillé par la rosée du matin. Elle descendit les quelques marches qui la séparaient du sol, et, au contact de l'herbe trempée, elle sentit qu'elle ne rêvait pas. Elle se trouvait bien dans un autre monde. Comment et pourquoi se trouvait-elle en ce lieu ? En se retournant pour faire face à la maison de Mary, elle sut au plus profond de son âme que la vie ne l'avait pas quittée. Elle fit demi-tour et rentra dans la demeure des Lacey afin d'y retrouver les membres de cette famille dont la veille encore elle ignorait l'existence. À peine le père l'accueillit-il à l'intérieur que l'on entendit frapper à la porte d'un poing ferme et décidé. C'était le révérend Samuel Parris, accompagné du docteur Griggs, chargé d'examiner la jeune fille. L'épisode de l'église lui avait été rapporté et il venait